

Pour Monsieur Jean G. Salomon  
qui fut Tunisien,

CES MAUDITS COLONS

qui ne dit pas assez l'oeuvre  
des SETA en Afrique du Nord  
En toute sympathie

Clair Janson



*Croquis de Charles BROUTY.*

CLAIRE JANON

CES MAUDITS  
COLONS

Préface de Paul ROBERT et Marcel BARBUT

*Frontispice de Charles BROUTY*



LA TABLE RONDE

40, RUE DU BAC

PARIS-7<sup>e</sup>

L'édition originale de « *Ces Maudits Colons* » limitée à mille deux cents cinquante exemplaires, a été assurée par les maîtres imprimeurs Emmanuel Grevin et fils en leurs ateliers de Lagny-sur-Marne en décembre 1965. Il en a été tiré soixante-quinze exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés de 1 à 75, dont cinquante réservés aux anciens Bibliophiles d'Afrique du Nord; deux cents exemplaires sur Vélin pur fil Lafuma, numérotés de 76 à 275; et sept cent vingt-cinq exemplaires sur Alfa, numérotés de 276 à 1 000. En outre, ont été tirés deux cent cinquante exemplaires hors commerce sur Alfa, marqués H. C. 1 à H. C. 250 et réservés aux courriéristes littéraires.

VÉLIN PUR FIL

275

# P R É F A C E

de Paul ROBERT, docteur en Droit, lauréat de l'Académie d'Agriculture, auteur du « *Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue française* »

et Marcel BARBUT, membre de l'Académie d'Agriculture, ancien Inspecteur général de l'Agriculture, ancien Directeur de la Production, de l'Enseignement et de l'Expérimentation agricoles en Algérie.

**C**LAIRE JANON-ROSSIER est née en Algérie. Elle y a vécu le temps émerveillé de l'enfance et, de sa jeunesse la part la plus sensitive. Cela à Boufarik, sur le domaine de ses grands-parents : l'Haouch-ech-Chaouch, avec sa maison turque à patio bleuté et à arcades blanches toutes rustiques. (Seule maison qu'on trouvât dans cette région en 1830, elle fut la résidence du délégué d'un Agha, haut fonctionnaire du Dey, avant de devenir le poste de commandement du colonel Marey-Monge, neveu du physicien, propriétaire du Clos-Vougeot, créateur du corps de cavalerie des Spahis réguliers et directeur des Affaires arabes...)

Ni le parc qui ombrage cette très vieille demeure — platanes et eucalyptus géants, hévées et châtaigniers, cèdres et strélitzias, mélèzes et cocotiers ; chênes, agaves, draconniers, arbres-bouteilles, palmiers, bambous, oliviers..., échantillons de la flore mondiale recueillis au Jardin d'Essai d'Alger, — ni le vignoble et les orangeraias odorantes qui l'entourent sur une certaine d'hectares, rien de tout cela n'existait avant la venue des Français. Entendez que Claire Janon fut au cœur même de cette Mitidja que contribuèrent à conquérir de haute et meurtrière lutte sur le marais, la malaria et le banditisme, ses aïeux Rossier. (Le premier d'entre eux qui vint « en Afrique » fut ce pépiniériste de Blois que, dès 1846, le gouvernement de Louis-Philippe expatria au lendemain d'une funeste crue de la Loire, pour l'établir « en Alger » avec toute sa famille, — qui était nombreuse, — sur un lopin de jardinage voisin du naissant Jardin d'Essai du Hamma.)

Qu'on ne soit donc pas surpris des nostalgiques résonances dont vibrent tant de pages de ce livre. Ni de certains accents parfois bouleversants dans leur sobriété. Entre cent, cet exemple, — un fragment de phrase relevé dans les tout premiers feuillets du manuscrit :

« Depuis qu'il ne nous reste de notre patrie maghrébine qu'une pauvre urne contenant un peu de la terre du jardin familial ou du cimetière abandonnés... »

Comment exprimer avec plus de pudeur qu'on a été dépossédé de ces trésors irremplaçables que sont la maison natale, le décor de l'en-

*fance, de ses jeux, de ses rêveries, des premiers émois de l'adolescence, et des cendres des êtres aimés que l'on a, ainsi, deux fois perdus ?*

*Ailleurs, cette écriture posée de jeune fille surprend par la vigueur du ton. Elle révèle peut-être le don, à coup sûr le pouvoir de polémique, mais d'une qualité qui force l'estime : la polémique que soutient une conviction profonde et qui trouve sa justification dans des faits authentiques, contrôlés avec soin. Elle surprend, surtout, cette écriture d'adolescente, par une rigueur, un dépouillement du style bien rares chez les débutants... Nulle déclamation, mais une émotion contenue, un souci constant du mot juste, de la probité d'expression. Comment le philologue en moi ne serait-il point sensible, aussi, à cela ? Notons-le en passant, Claire Janon-Rossier est « digne fille de son père », mon ami René Janon. Albert Camus, rendant compte d'un de ses récits (« Voici un roman âpre et sain », écrivait-il dès l'abord) notait, — citons de mémoire, de façon approximative : « On compte-rait sur les doigts d'une seule main les adjectifs superflus »...*

*Or, Claire Janon était âgée de moins de vingt-quatre ans, en octobre 1964, quand elle remit à ses maîtres de la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Aix-en-Provence la thèse de 400 pages qui lui valut au début de 1965 un Prix Sully-Olivier de Serres et d'où elle a extrait « Ces Maudits Colons ».*

*Cet ouvrage fut donc écrit à vingt-trois ans... On ne doit à aucun moment perdre cela de vue, — non pour excuser des erreurs qu'on chercherait en vain je crois, mais pour reconnaître plus sûrement en cette petite étudiante qui affronte le public pour la première fois et soumet au jugement de la critique son premier essai —, l'énergie, la trempe de caractère de cette jeunesse française d'Afrique du Nord, belle race en formation, qu'avec Montherlant nous avons tant de raisons d'admirer.*

*En découvrant une prose aussi ferme tout le long de ces pages (elles m'apprennent sur mon propre pays natal bien des choses que j'ignorais encore), je revois les traits (ils seraient durs si ne les adoucissait et ne les illuminait un grand regard pensif), le visage de Claire Janon-Rossier lors de notre première rencontre. J'y discernai l'expression, — calme dans la voix, vive dans l'éclat mobile des yeux, — d'un être aussi fier d'appartenir à la quatrième génération des Pieds-Noirs que de sentir son cœur mouvoir de ses battements des sangs d'Espagne, d'Auvergne, de Suisse romande (ceux de sa mère), de Provence, de Bourgogne et de Franche-Comté (ceux de son père, journaliste, écrivain de grand renom en Afrique du Nord, à peu près inconnu en France).*

*Bref, voilà un heureux départ et d'autant plus chargé de mérites que Claire Janon-Rossier doit gagner sa vie pour continuer ses études... Réjouissons-nous qu'un tel courage la fasse s'approprier déjà à composer un second livre, consacré cette fois à l'œuvre des médecins français au*

*Maghreb. Sujet digne de passionner une jeune Française d'Algérie de qui les dons du cœur sont aussi manifestes que les dons de l'esprit.*

*Qu'on permette à l'auteur du Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue française d'exprimer sa reconnaissance à Claire Janon de s'être quelque part référée à une thèse, déjà vieille de vingt ans, qui devait valoir une médaille d'or de l'Académie d'Agriculture au jeune docteur en Droit qu'il était en 1948... Cette thèse, — « Les Agrumes dans le monde et le développement de leur culture en Algérie », portait dédicace « A mon père qui m'a transmis sa foi dans l'Algérie française »... Il fallait que la même foi animât Claire Janon-Rossier pour la faire parler avec tant de justesse des gens de la terre de nos provinces d'Afrique...*

*« Maudits Colons » Comment ne pas songer à la fameuse devise de Québec : « Je me souviens ! »... Des « quelques arpents de neige vers le Canada », à l'attachement indéfectible des maudits colons au sol et à l'âme de la nation française, quel recommencement, quel enseignement !*

P. R.



**L**ES actions humaines réunies sous le vocable de « colonisation » se sont exercées depuis la plus haute Antiquité. Les fondements en ont varié suivant les époques : idée religieuse, recherche des territoires de peuplement, amélioration de la sécurité militaire ou navale, expansion économique par accès à des sources de matières premières, recherche de débouchés pour les produits nationaux, expansion culturelle, etc...

Les formes qu'elle revêt sont diverses, depuis les plus visibles se traduisant par la prise en charge de l'Administration du pays colonisé, jusqu'aux plus insidieuses qui ne sont pas forcément les moins égoïstes.

Les conséquences de la colonisation, qui est en fait une rencontre de sociétés, de civilisations, d'économies, de modes de vie souvent très dissemblables, sont multiples.

Il est de bon ton depuis quelques décades d'en souligner en les exagérant certains aspects, — mise en tutelle du colonisé, situation privilégiée du colonisateur, exploitation abusive de certaines richesses naturelles, — en négligeant totalement les bénéfices qu'en ont tiré la colonie et ses habitants, dans l'ordre économique et social.

Sur cette matière comme en beaucoup d'autres, la plus élémentaire bonne foi exige pourtant que l'on dresse un bilan sincère, et qu'à côté d'un passif, inévitable, on ne sous-estime pas un actif non discutable.

Ce sont les éléments de cet actif, dans le domaine de l'agronomie,

que Claire Janon nous présente aujourd'hui pour l'Afrique du Nord et il faut la louer d'en avoir fait l'objet de sa thèse à l'Institut d'Etudes politiques d'Aix-en-Provence.

En Afrique du Nord, et tout spécialement en Algérie, la colonisation agricole a été essentiellement une œuvre de mise en valeur des territoires incultes ou exploités suivant des formules archaïques très extensives. Elle a marqué diverses étapes, rappelées dans cet ouvrage, reflets des conceptions et des préoccupations des gouvernements qui se sont succédé, et cette évolution n'a pas été exempte de contradictions : petite colonisation officielle de Bugeaud, conceptions saint-simoniennes du Second Empire, concessions gratuites, ventes à bureaux ouverts, etc...

D'abord réservé à des immigrants, le bénéfice des lots de colonisation fut étendu peu à peu à tous les habitants, européens et musulmans, et comme de plus les transactions étaient libres, — Pierre Berthault, l'un des meilleurs économistes ruraux d'Afrique du Nord, l'a justement noté —, depuis 25 ans, le double mouvement d'achats et de ventes de propriétés, positif jusque-là en faveur des Européens, s'était inversé au profit des Musulmans.

Cette évolution s'est encore accentuée depuis la dernière guerre avec la mise en œuvre dans tout le Maghreb d'une politique de paysanat indigène dont les bases furent jetées en Algérie dès 1936 par le Gouverneur général Le Beau et plus récemment par l'application d'une réforme agraire étudiée dès 1955 sur l'initiative de Jacques Soustelle et qui permit, de 1956 à 1962, de répartir entre des paysans sans terres, 200 000 hectares de terres bien équipées, en majorité européennes.

Dès l'occupation française, des équipes d'agronomes et des colons d'avant-garde se sont efforcés non sans mérite de définir et d'appliquer, souvent à leurs dépens, des règles d'agronomie adaptées à des conditions de sol et de climat encore fort mal connues.

Il faut savoir gré à Claire Janon d'avoir recherché patiemment dans une documentation, abondante, certes, mais très diverse et très dispersée : *Annales de la colonisation*, rapports aux Assemblées financières, publications officielles, presse agronomique et notamment Revue agricole d'Afrique du Nord créée par Aumeran au début du siècle, comptes rendus des Sociétés savantes, métropolitaines (Académie d'Agriculture) et nord-africaines (Bulletin des sociétés d'agriculture d'Algérie, de Tunisie, du Maroc), les résultats de ces efforts, d'avoir rappelé les noms de ceux, fonctionnaires ou colons, qui y participèrent, et d'en avoir souligné les conséquences heureuses, d'abord pour l'agronomie nord-africaine, européenne et musulmane, mais aussi pour l'agronomie méditerranéenne tout entière.

Malgré les moyens très limités dont disposaient les Services de Recherche et d'Expérimentation : Service botanique et agronomique de



Tunisie, Institut agricole et Service d'Expérimentation d'Algérie, Service de Recherche agronomique du Maroc, s'appuyant sur des colons évolués, avaient réussi à dégager un corps de doctrine qui servait de base à l'enseignement dispensé dans les Instituts et les Ecoles d'agriculture des trois pays.

Ce sont d'ailleurs ces Instituts qui ont fourni aux administrations et aux exploitations privées les cadres grâce auxquels les progrès de l'Agronomie se sont inscrits sur les terres du Maghreb en réalisations de toutes sortes : défrichements, assainissement, création par forage ou barrages de grands périmètres d'irrigation, introduction de cultures nouvelles, plantations, constructions, etc... qui font à juste titre l'admiration de tous les visiteurs de bonne foi.

Il n'est pas objectif et par conséquent il est injuste que, considérant seulement deux productions traditionnelles comme les céréales et le mouton, et constatant que leur développement, bien qu'important, n'a pas suivi la courbe démographique, on en déduise que l'œuvre française a manqué ses objectifs. C'est faire bon marché en vérité des richesses nouvelles constituées par la vigne, les plantations fruitières, les cultures maraîchères et industrielles, sans compter les ressources minières et énergétiques (phosphates, minerais, pétrole) et les activités industrielles et commerciales qu'elles alimentent, qui ont permis non seulement de varier l'alimentation mais aussi par la vente des surplus à la Métropole à des prix privilégiés, et à l'étranger, de distribuer à des éléments chaque jour plus nombreux de la population un pouvoir d'achat en accroissement constant.

Rappeler cette œuvre agronomique de la France en Afrique du Nord, en faire connaître les auteurs au moment où ces pays viennent d'accéder à l'indépendance est donc particulièrement opportun et le jury des Prix Sully-Olivier de Serres, siégeant au Ministère de l'Agriculture il y a quelques mois, l'a reconnu en accordant à Claire Janon un Prix de thèse pour l'important travail qu'elle a accompli et pour sa contribution à une meilleure connaissance des progrès réalisés grâce à l'action de la France.

Puissent les responsables gouvernementaux y trouver en dehors des arguments juridiques évidents, les fondements matériels et moraux d'une équitable indemnisation pour ces agriculteurs rapatriés qui se sont vus privés du fruit de leurs propres efforts et de ceux des générations qui les avaient précédés.

Claire Janon se montre ainsi digne de son père, ancien élève de l'Institut agricole de Maison-Carrée, journaliste et écrivain de talent qui, dans une amicale dédicace de l'un de ses livres se qualifiait lui-même d' « Ingénieur agricole qui a mal tourné », — ce contre quoi je proteste à nouveau aujourd'hui. Bien au contraire, il illustre magnifiquement le caractère très particulier de cet établissement que j'ai eu

*l'honneur de diriger pendant seize années et dont l'ambition était de former des hommes autant que des techniciens.*

*En félicitant à nouveau l'auteur, j'exprime le vœu que cette œuvre des agronomes, ingénieurs et colons d'Afrique du Nord, ne soit pas abandonnée et qu'elle trouve son prolongement dans une coopération technique intelligente et réaliste à laquelle la France consent un soutien qu'elle mesurait plus chichement à ses propres services au temps où elle avait pourtant la responsabilité directe du développement de ces pays.*

*Je souhaite aussi que cet ouvrage si instructif et si émouvant parfois soit largement diffusé et fasse comprendre à une opinion publique souvent mal informée que la France a le droit d'être fière de son œuvre en Afrique du Nord et qu'elle a le devoir d'intégrer complètement à l'économie métropolitaine tous ceux qui y ont contribué et qui viennent de vivre le drame le plus douloureux qui soit pour un être humain : l'abandon brutal de la terre natale et des cimetières où reposent ses morts.*

M. B.

“ ... Mais, averti depuis longtemps des réalités algériennes, je ne puis non plus approuver une politique de démission qui abandonnerait le peuple arabe à une plus grande misère, arracherait de ses racines séculaires le peuple français d'Algérie, et favoriserait seulement, sans profit pour personne, le nouvel impérialisme qui menace la liberté de la France et de l'Occident ”.

*Albert CAMUS “ Actuelles II ”*

**A** la mémoire de mes arrière-grands-parents paternels immigrés en Algérie en 1846 à la suite d'une crue dévastatrice de la Loire dans la région de Blois ;

... de mon arrière-grand-père maternel Jean-Louis Pages, instituteur puis directeur des écoles franco-musulmanes de Boufarik qui portèrent son nom jusqu'en juillet 1962 ;

... des soldats et des agriculteurs français et maghrébins morts, tués ou disparus victimes du climat ou des insurrections,

et en hommage de gratitude à mes maîtres des Universités d'Alger et d'Aix-en-Provence.

CL. J.-R.

# P R É A M B U L E

« Nous voici donc changés en physiciens, en biologistes, examinant ces civilisations qui ornent des fonds de vallées et parfois, par miracle, s'épanouissent comme des parcs là où le climat les favorise. Nous voici donc jugeant l'homme à l'échelle cosmique...

« Un spectacle n'a point de sens sinon à travers une culture, une civilisation, un métier. »

Ces fragments de « *Terre des Hommes* », comment ne nous hanteraient-ils pas à l'heure où nous avons à juger une colonisation qui fut notre propre existence en même temps qu'une culture, une civilisation, un métier...

Ne soyons pas surpris que dès ses débuts, la Colonisation française de l'Algérie alimenta des polémiques sans issue entre « colonistes » et « anti-colonistes », — pour parler comme nos aïeux dans les années Trente à Soixante du siècle passé... Assemblées, gazettes et jusqu'aux conseils de cabinet, à jamais divisés, retentirent de disputes toujours rebondissantes sur l'opportunité ou la façon de prolonger ou d'abandonner l'entreprise engagée par Charles X...

Qu'on ouvre la *Bibliographie raisonnée*, de Charles Tailliart — un travail de bénédictin qui n'a, hélas ! pas trouvé de continuateur depuis 1924. On verra que les deux tiers des ouvrages consacrés à la politique algérienne de 1830 à 1870, sont des critiques des méthodes de pacification et de mise en valeur du pays. On découvrira qu'un Commandant en chef des « Possessions françaises d'Afrique », — le baron Pierre Berthezène, — doutait lui-même, dans ses « *Dix-huit mois à Alger* » (1831-32) de l'avenir de la Colonisation. Il ouvrait la voie aux orateurs et aux pamphlétaires de l'acabit des Desjobert et des Mathieu Dombasle qui se firent à la Chambre, pendant près de vingt-cinq ans, les champions de l'« anti-colonisme ».

L'évolution politique et sociale de l'Europe sous l'influence des précurseurs du marxisme, puis du marxisme même allait désigner de nouvelles cibles aux adversaires de la Colonisation. Ce ne sont plus, dès lors, les méthodes qu'on attaque mais les principes et les hommes qui les appliquent. Aspect de la lutte des classes adaptée aux territoires d'outre-mer... Le colon est un « conquérant » détestable, — fût-il un conquérant des cœurs, le plus pacifique des défricheurs, l'éducateur du petit monde des fellahs qui gravitent autour de sa ferme et à qui il apporte salaires, mieux-être, soins médicaux, instruction ; à qui il révèle de nouveaux modes d'exploitation rurale et les avantages qu'offre l'Economie ouverte sur l'Economie de tribu... Rien n'arrêtera

le mouvement déclenché contre ce monstre : le colon, « ce négrier », « ce parasite qui fait suer le burnous sur d'immenses domaines ! ». La part de l'opinion publique qui, en France et, par contagion, un peu partout dans le monde, adopte de telles vues va grossissant d'année en année. Le « Colonialisme » est à jamais condamné, tout comme le « paternalisme »...

« Colonialisme ! » Mot si vide de sens qu'on le peut charger à volonté de n'importe quel sens pour les besoins de la cause... Chef-d'œuvre de la propagande, mot magique forgé par les politiciens inféodés à l'absolutisme du monde slave oriental qui, doué d'une force d'expansion sans pareille, ne cesse depuis quelque seize ou dix-sept siècles, de *coloniser*, par interventions directes ou, de proche en proche, par voie de vassalisations successives, de « satellisations », les territoires et les âmes d'un empire sans limites...

Rien, ni le tableau de l'œuvre accomplie et des bienfaits répandus par les peuples colonisateurs, ni la « stratégie africaine » qui fournit aux Alliés, en 1942, son tremplin à la libération de l'Europe subjuguée par Hitler ; ni les échecs diplomatiques de la dimension d'un Yalta dont nous n'avons sans doute pas encore subi toutes les conséquences ; ni la saisissante, l'angoissante image, — nouvelle peau de chagrin —, qu'offre la mappemonde, du vertigineux recul (et ce n'est pas fini...) de notre civilisation occidentale sur tous les continents, depuis l'armistice de durée indéterminée signé en 1945 —, rien, disons-nous, n'aura dessillé le public et les gouvernements de la France et de ses alliés... Rien n'aura ralenti le rythme des abandons volontaires s'accompagnant d'exodes tragiques, d'enlèvements, d'assassinats, de viols, de misères prolongées, de souffrances incurables, de spoliations scandaleuses contre quoi aucune voix, officiellement, ne s'élève. Silence fatal, générateur à coup sûr de prochaines provocations en chaîne inspirées aux nouveaux États par notre faiblesse même et la générosité aveugle d'une prétendue « coopération » qui leur apparaît comme un dû !

Ainsi tout dénonce le désastre en gestation du fait de l'abolition déclarée de toute volonté de puissance dans le camp occidental (on y élabore des « statuts d'objecteurs de conscience » !) face à des peuples dopés, magnétisés à chaque heure du jour par les raffinements de la guerre psychologique ; face à des envahisseurs méthodiques, conquérants de tous les instants, prêts à fanatiser un Tiers-Monde affamé que gouvernent depuis quatorze siècles les préceptes sacrés de la guerre sainte et du militantisme à perpétuité.

Quand le désastre qui nous guette fera culbuter l'Occident et le livrera à l'empire concentrationnaire du marxisme universel, les survivants se retrouveront, toutes opinions mêlées, dans les mêmes camps de travail obligatoire. Tenez-vous pour assurés que surgira, là encore,

parmi les captifs, une solide majorité pour rendre le seul « colonialisme » responsable de la déchéance définitive de « *ce qui était écrit en nous* » ! Et pour fustiger la race abominable des anciens colons d'Afrique du Nord.

Depuis qu'il ne nous reste de notre patrie maghrébine qu'une pauvre urne contenant un peu de la terre du jardin familial ou du cimetière abandonnés, cet ostracisme a fini de nous révolter et même de nous émouvoir... Mais puisqu'on s'acharna d'abord sur eux, essayons d'élaborer le bilan objectif de ce qu'ont fait là-bas, — pour les peuples du Maghreb en pleine montée démographique et pour le progrès de l'Agriculture à travers le monde, — la société rurale européenne et les techniciens éminents qui furent ses guides.

C'est du même coup mesurer ce que peuvent faire en France, — si on leur en procure à temps les moyens, — pour rénover et stimuler notre Economie nationale autrement que par des statistiques tronquées et des discours machiavéliques, — ces maudits colons...



Un esprit vraiment dégagé de toute prévention politique ne peut manquer d'éprouver une grande estime pour l'œuvre de la Colonisation française en Afrique du Nord. A ne considérer que l'Algérie, — la région du Maghreb la plus défavorisée par la nature, — il ne fait aucun doute que c'est aux cent trente années d'allégeance française qu'elle doit d'avoir vu sa *population autochtone passer d'un million et demi à neuf millions d'âmes*, et d'une civilisation de moyen âge oriental en pleine régression à un stade d'évolution et à un niveau de vie qu'on ne pouvait déjà plus, au lendemain de la dernière guerre, assimiler à ceux des pays sous-développés. Des statistiques qu'on ne soupçonnera pas de partialité en notre faveur, celles de l'UNESCO, indiquent qu'en 1954 la position de l'Algérie était infiniment meilleure que celle de l'Egypte et toute proche de celle de la Grèce. (Production intérieure par habitants : 33 000 frs en Egypte ; 61 000 en Algérie ; 76 000 en Grèce... Produit national par habitant : 39 000, 75 000, 83 000 frs... Part de l'agriculture dans la production intérieure : 42 % ; 58 % ; 34 %...)

Ce par quoi l'on est d'abord frappé est ce fait : l'Afrique du Nord qui, pour longtemps encore, tire de son sol la plus grande part de ses ressources, a pu faire face aux problèmes que pose, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la crue démographique qui l'assiège. Au recensement de 1956, la population algérienne représentait moins des trois millièmes de la population de l'Univers, mais augmentait dans une proportion équivalant au centième de l'accroissement mondial... 280 000 bouches de plus à nourrir cette année-là : un taux de crois-

sance de 2,75 %, — l'un des plus élevés du monde : plus qu'au Japon...

Faut-il répéter ce qui fut si souvent dit et écrit ces dernières années : la population de l'Algérie avait quadruplé en un siècle. 1856 : 180 000 Européens, 2 308 000 Musulmans... 1956 : 1 100 000 Européens, 9 100 000 Musulmans. Et en 1960, chaque matin, la France en Algérie devait songer à faire vivre (nourrir, loger, instruire, soigner, administrer, employer), 740 personnes de plus que la veille. Déjà, cette année-là, plus de la moitié de la population musulmane était âgée de moins de vingt ans...

Une comparaison ici s'impose : en 1956, l'excédent des naissances sur les décès en France, fut 260 000 pour 42 millions d'habitants ; en Algérie, pour une population quatre fois moindre, 260 000 également... Conséquence parmi d'autres : le problème du travail devenait insoluble sans industrialisation... En 1960, la population musulmane en état de travailler était évaluée à 2 400 000 personnes, en accroissement de près de 400 000 unités sur 1950. Le *secteur agricole* s'ouvrait alors à plus de 2 100 000 hommes en âge de travailler : 250 000 ouvriers permanents ; 650 000 fellahs ; 150 000 khammes ; 250 000 pasteurs, et un excédent de 850 000 personnes : aides familiaux, ouvriers occasionnels et saisonniers. Et plus de 300 000 sans-travail, irrémédiablement voués au prolétariat urbain qui les coupait des traditions locales et familiales, leur seule armature morale...

(Il faut à cet endroit ouvrir une parenthèse... Le taux de mortalité infantile, chez les Musulmans d'Algérie, en 1962, n'était que de 12,4 pour mille alors que l'Égypte en était encore à 18,4... Or, une information de source officielle algérienne, diffusée par l'agence A.P.S. indiquait au début de 1964 que « la population de la République algérienne s'est accrue de 40 000 habitants en 1963 ». Elle précisait que le taux de mortalité infantile avait atteint au cours de la même année, de 60 à 80 pour 1 000 dans les centres urbains situés à l'ouest d'Alger ; de 110 à 150 pour 1 000 dans les centres urbains à l'est d'Alger. Au lieu de 12,4 pour 1 000 en 1962 !)

Ce que l'on sait du marasme dans lequel stagnait l'Économie de la Régence d'Alger, — et singulièrement son Économie rurale, — à la veille de l'expédition de Bourmont, teinte de prodigieux cet abrégé statistique : *l'exportation des seuls produits de l'Agriculture dans les années qui précédèrent l'indépendance de l'Algérie représentait presque les trois quarts des ventes à l'extérieur (métropole, trente-deux pays de la zone franc et cent quatre autres pays étrangers), dont le total en 1960 s'élevait en volume à près de sept millions de tonnes, et en valeur à près de 2 milliards de nouveaux francs.* (Statistiques de la Région économique d'Alger, 1960.)

Si sommaires soient-elles, ces données, — qui ont leurs homologues

en Tunisie et au Maroc sous protectorat français, — suffisent à faire pressentir la valeur exceptionnelle des vocations et des effectifs humains, des moyens techniques et des formules scientifiques que la colonisation introduisit, adapta, — et, très souvent, innova, — pour dompter une nature hostile, multiplier les ressources vitales d'une population paysanne et pastorale enchaînée à des coutumes archaïques, améliorer son niveau d'existence sans avoir recours à des méthodes autoritaires ; bref, à métamorphoser en un siècle la Géographie humaine des immenses territoires où s'appliquait un « ménage des champs » qui, nulle part ni jamais sans doute dans l'orbe du libéralisme, ne mérita mieux la dénomination de « *génie rural* ».

Il y a là un phénomène dont le sens et la portée ne devraient échapper ni aux agronomes, ni aux économistes, ni aux sociologues de notre fin de siècle. Il déborde, en effet, le domaine de l'histoire de la colonisation et le cadre où elle s'est développée, — encore que la « sagesse des nations » ne lui ait pas accordé le temps de se pleinement accomplir.

Les enseignements qu'on en peut dégager sont de ceux que n'abolissent point les avatars politiques. Bien au contraire, leur propagation en France et à travers le monde ne peut que s'accélérer à la faveur des migrations de tant de victimes d'une décolonisation précipitée, et avoir ainsi une valeur d'exemple et des prolongements féconds.